



Bertrand Russell, la science, la démocratie et la poursuite de la vérité

Jacques Bouveresse



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/lettre-cdf/896>

DOI : 10.4000/lettre-cdf.896

ISBN : 978-2-7226-0119-2

ISSN : 2109-9219

Éditeur

Collège de France

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2010

Pagination : 20-21

ISSN : 1628-2329

Référence électronique

Jacques Bouveresse, « Bertrand Russell, la science, la démocratie et la poursuite de la vérité », *La lettre du Collège de France* [En ligne], 29 | juillet 2010, mis en ligne le 20 mai 2011, consulté le 01 décembre 2023. URL : <http://journals.openedition.org/lettre-cdf/896> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/lettre-cdf.896>

Le texte et les autres éléments (illustrations, fichiers annexes importés), sont « Tous droits réservés », sauf mention contraire.

RATIONALITÉ, VÉRITÉ ET DÉMOCRATIE : BERTRAND RUSSELL, GEORGE ORWELL, NOAM CHOMSKY

Colloque organisé par la chaire de Philosophie du langage et de la connaissance (Pr Jacques Bouveresse) 28 mai 2010

Les communications sont consultables et téléchargeables en vidéo sur www.college-de-france.fr (page du Pr Bouveresse, rubrique audio/video)

L'ensemble du colloque sera publié intégralement dans le numéro 44 de la revue *Agone* (octobre 2010)

Extrait de la conférence du Pr Jacques Bouveresse intitulée : *Bertrand Russell, la science, la démocratie et la poursuite de la vérité.*

Dans « Free thought and official propaganda », une conférence de 1922, Russell affirme : « Les méthodes qui permettent d'augmenter le degré de vérité dans nos croyances sont bien connues ; elles consistent à écouter toutes les parties, à essayer d'établir tous les faits pertinents, à contrôler nos propres préventions par la discussion avec des gens qui ont des préventions opposées et à cultiver la disposition à écarter toute hypothèse dont il a été démontré qu'elle était inadéquate. Ces méthodes sont pratiquées dans la science et ont construit le système de la connaissance scientifique. [...] Dans la science, qui est la seule où on peut trouver une chose qui s'approche de la connaissance authentique, l'attitude des hommes est expérimentale (*tentative*) et remplie de doute. Dans la religion et

la politique, au contraire, [...] tout le monde considère comme étant de rigueur d'avoir une opinion dogmatique, que l'on doit soutenir en infligeant la privation de nourriture, la prison et la guerre, et protéger soigneusement de la compétition argumentative avec n'importe quelle opinion différente. Pour peu que les hommes puissent être amenés à une disposition d'esprit qui ferait l'essai d'une attitude agnostique sur ces sujets, les neuf dixièmes des maux du monde moderne seraient guéris⁽¹⁾. »

La solidarité qui existe entre la science et la démocratie se traduit dans le fait que le principe de la libre recherche, après avoir été expérimenté dans le traitement des questions scientifiques, est susceptible de s'étendre assez naturellement à celui des questions politiques. [...] « L'habitude de fonder les opinions sur la raison, quand elle a été acquise dans la sphère scientifique, est apte à être étendue à la sphère de la politique pratique. Pourquoi un homme devrait-il jouir d'un pouvoir ou d'une richesse exceptionnels uniquement parce qu'il est le fils de son père ? Pourquoi les hommes blancs devraient-ils avoir des privilèges refusés à des hommes de complexions différentes ? Pourquoi les femmes devraient-elles être soumises aux hommes ? Dès que ces questions sont autorisées à apparaître à la lumière du jour et à être examinées dans un esprit rationnel, il devient très difficile de résister aux

exigences de la justice, qui réclame une distribution égale du pouvoir politique entre tous les adultes, à l'exception de ceux qui sont fous ou criminels. Il est, par conséquent, naturel que le progrès de la science et le progrès vers la démocratie aient marché la main dans la main⁽²⁾. »

Russell pense que, dès lors que des questions de cette sorte sont posées clairement et abordées de façon rationnelle, la réponse ne peut pas ne pas sembler à peu près immédiatement évidente. Il est donc essentiel, pour ceux qui cherchent à tout prix à maintenir les choses dans l'état où elles sont, de faire en sorte ou qu'elles ne soient pas posées ou ne soient pas envisagées dans un esprit rationnel. Un des secrets de la réussite des systèmes totalitaires réside dans la façon dont ils réussissent à persuader un nombre important et même une majorité de gens que les divergences d'opinion les plus fondamentales ont une source qui les fait échapper au contrôle de la raison et rend par conséquent inutile et dérisoire la discussion rationnelle à leur sujet. Hannah Arendt fait, sur ce point, la constatation suivante : « [Les nazis] prétendaient que les désaccords proviennent toujours de sources profondes, naturelles, sociales ou psychologiques, qui échappent au contrôle de l'individu et, par conséquent, à celui de la raison. Cela n'aurait été une faiblesse que s'ils avaient accepté une compétition sincère avec les autres partis ; cela

1. Bertrand Russell, *Sceptical Essays* (1935), Allen & Unwin, 1960, p. 106.

2. Bertrand Russell, *Fact and Fiction* (1961), Routledge, 1994, p. 105.



devenait une force s'ils étaient sûrs d'avoir affaire à des gens qui avaient des raisons d'être également hostiles à tous les partis⁽³⁾. » Pour le rationaliste convaincu qu'est Russell, le danger, qui risque de se révéler rapidement

mortel, commence lorsqu'on laisse se généraliser, au sein d'une communauté qui est encore en principe démocratique, le sentiment et bientôt la certitude que les désaccords et les conflits les plus importants peuvent et doivent

être traités d'une façon qui, pour être sérieuse et efficace, doit commencer par exclure aussi complètement que possible de la confrontation l'intervention de la raison et de l'argumentation rationnelle. ■

3. Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme, Le système totalitaire*, Seuil, 1972, p. 32.



Extrait de la conférence de Jean-Jacques Rosat (maître de conférences au Collège de France) intitulée : *Russell, Orwell, Chomsky : une famille de pensée et d'action (Du libéralisme au socialisme anti-autoritaire)*

Selon Russell, « les institutions politiques doivent être jugées selon le bien ou le mal qu'elles font aux individus. Est-ce qu'elles encouragent la créativité et non la possessivité ? Est-ce qu'elles intègrent ou favorisent une attitude d'égard mutuel entre les humains ? Est-ce qu'elles préservent le respect de soi⁽¹⁾ ? »

Il est très remarquable que cette profession de foi typiquement libérale figure en ouverture d'un texte qui se révèle vite être un manifeste pour un socialisme anarchisant. Nous sommes en 1916. Depuis le déclenchement de la Première Guerre mondiale, Russell lutte avec l'énergie du désespoir pour la paix et milite en faveur de l'objection de conscience, un combat qui le conduira bientôt en prison pour six mois. C'est alors qu'il prend conscience que, dans un monde industrialisé où tout pousse à la concentration de puissances écono-

miques et étatiques qui ôtent à l'individu le contrôle sur sa propre existence, les valeurs libérales dans lesquelles il a été éduqué et auxquelles il continue de croire ne pourront être promues que dans le cadre politico-économique d'un socialisme anti-autoritaire. « Je suis de ceux, déclarera-t-il en 1920, qui, en conséquence de la guerre, sont passés du libéralisme au socialisme, non parce que j'aurais cessé de vénérer la plupart des idéaux libéraux, mais parce que je ne vois plus guère de place pour eux à moins d'une transformation complète de la structure économique de la société⁽²⁾. »

Cette évolution rapide de la pensée de Russell met en lumière le fil qui relie la mentalité libérale originelle et le socialisme anti-autoritaire, et c'est un lien sur lequel Noam Chomsky ne se lasse pas d'insister. « Contrairement à sa version contemporaine, le libéralisme classique [...] s'attachait principalement au droit des individus à contrôler leur propre travail et à la nécessité d'un travail créatif libre sous leur propre contrôle – le droit à la liberté et à la créativité humaine. Pour un libéral classique, le travail salarié capitaliste aurait paru totalement immoral parce qu'il entrave le besoin fondamental des gens à contrôler leur propre travail : vous êtes l'esclave de quelqu'un d'autre. [...] En fait, il n'existe pas de points de vue plus antithétiques que libéralisme classique et capitalisme. [...] Si vous prenez les principes de base du libéralisme classique et que vous les appliquez à la période moderne, je pense que vous approcherez d'assez près les principes qui animaient la Barcelone révolution-

naire de la fin des années 1930 – ce qu'on appelle l'"anarcho-sindicalisme". Je crois que c'est le niveau le plus élevé auquel les humains sont arrivés dans leur tentative d'appliquer ces principes libertaires qui, selon moi, sont les plus justes⁽³⁾. »

La description de la Barcelone révolutionnaire, qu'Orwell découvre en décembre 1936, compte parmi les pages les plus fortes d'*Hommage à la Catalogne*. Cette expérience, et plus encore celle qu'il vit pendant quelques mois sur le front d'Aragon au sein des milices du POUM, est évidemment celle de l'égalité, mais d'une égalité qui n'est pas comprise comme une fin en soi, comme une uniformisation des individus, mais comme la condition d'une liberté et d'une fraternité authentiques. « Un grand nombre des mobiles normaux de la vie civilisée – snobisme, thésaurisation, crainte du patron, etc. – avaient absolument disparu. L'habituelle division en classe de la société avait disparu [...]. Il n'y avait là que les paysans et nous, et nul ne reconnaissait personne pour son maître⁽⁴⁾. » Si cette expérience est aussi décisive pour Orwell, c'est qu'elle rencontre sa conviction que les diverses formes de socialisme par en haut, dirigées par des intellectuels – qu'il s'agisse du réformisme technocratique fabien ou du parti d'avant-garde léniniste –, ne pourront jamais conduire qu'à un changement de maître : le socialisme authentique est un socialisme par en bas, qui s'appuie sur l'expérience de l'homme ordinaire et sur les valeurs de la décence commune. ■

1. Russell, *Political Ideals* (1917).

2. Russell, « Socialism and Liberal Ideals » (1920).

3. Chomsky, *Comprendre le pouvoir*, Aden, 2005, t. II, p. 201, 210 & 212.

4. Orwell, *Hommage à la Catalogne* (1938), Ivrea, 1997, p. 110.